

E li altri....

Extraits Concertatifs n° 14



XVe séminaire international de la « Clinique de Concertation », Genova Nervi, 2014

Collectif de recherche de la « Clinique de Concertation »



I.L.T.F.
Institut liégeois de thérapie
familiale



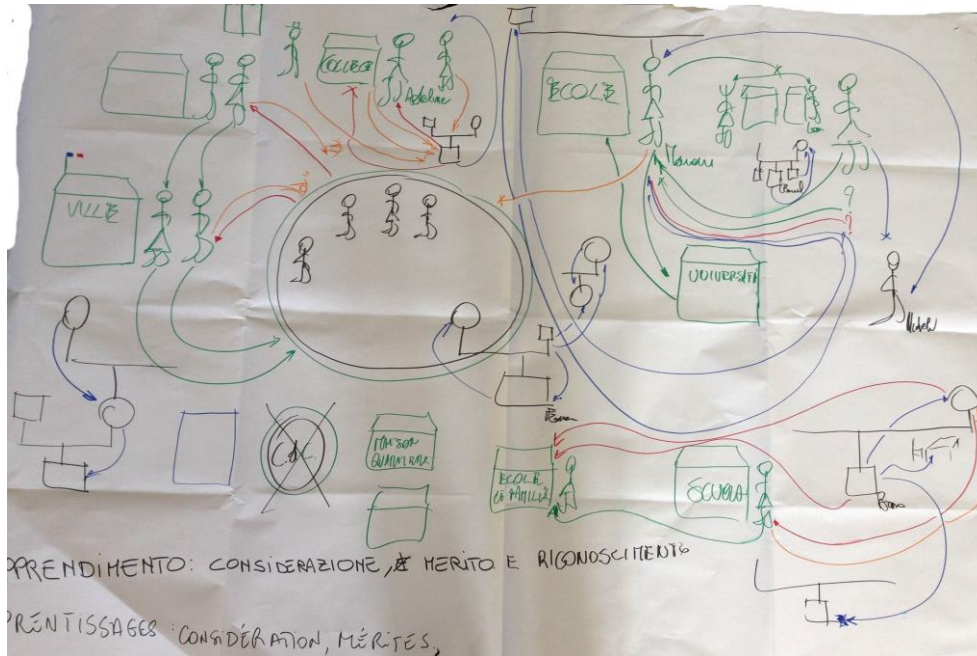
ÉCOLE ET FAMILLE
Réseaux Ecole - Famille



I.F.T.C.
Institut français de thérapie
contextuelle

Atelier - Apprentissage : mérite et considération

Adeline, Lionel, Marianna, Béatrice, Houaria, Mariella, Marie-Claire



Lionel Hébrard : Hier on a travaillé sur « considération et mérite ». On va restituer comment cet atelier s'est déroulé et ce qu'il a laissé en nous.

Houaria Jarboui : Nous étions 8 participants. J'ai eu le rôle par moment difficile d'être traductrice, mais j'ai beaucoup été aidée par Marianna, Mariella et Michele. On a déjà essayé de comprendre ce que voulait dire le terme « apprentissage ». L'idée était bien sûr de travailler à partir de situations, et Michele avec son savoir et ses grandes qualités d'imprimantes a fait ce dessin.

On a essayé de mettre en écho ce qu'a dit Nagy sur la justice et l'injustice, en se basant sur la considération et le mérite.

Lionel Hébrard : Et la reconnaissance, la considération des mérites. En parlant des apprentissages à l'école et hors école, l'idée de la reconnaissance est venue, apportant celle du changement. Je vois des regards surpris sur le « Sociogéogramme », le groupe de travail est parti sur plusieurs discussions, avec Michele qui nous demandait des exemples. Résultats : il y a plusieurs situations, exemplaires de nos réflexions

Houaria Jarboui : On est parti sur une première situation pour voir comment on travaille en « Clinique ». Toutes ces situations sont des exemples que nous avons trouvé pour essayer d'éclairer ces deux concepts : considération et mérite.

A un moment donné, on s'est senti en difficulté, comme s'il nous manquait un terme. Michele nous a aidés en rappelant ce que Nagy explique de la justice, la bouteille pleine.

Michele Caccavo : Selon ce que j'ai compris, et la question reste ouverte, Nagy dit qu'apprendre nécessite qu'on ait donné la possibilité de donner. Un enfant qui a subi beaucoup d'injustices n'est pas en condition d'accueillir le savoir, l'apprentissage. La « reconnaissance » de l'engagement de l'enfant dans sa vie et par rapport aux injustices qu'il a rencontrées, va lui donner la possibilité de recevoir le savoir.

David Payan : Il y a le lien entre apprentissage et l'impossibilité de donner, et puis un saut où donner a été remplacé par recevoir, que j'ai du mal à suivre.

Béatrice Baudry : La discussion a été un peu confuse. On pouvait passer de l'injustice qui écrase complètement, à l'importance de ce que l'enfant donne et l'importance que ce qu'il donne soit reconnu. Parce que si ça n'est pas reconnu, c'est encore de l'injustice en plus. Comme on a essayé de mettre beaucoup de choses, de temps en temps, cela fait de la macédoine. Mais je trouve que Lionel et Houaria redonnent très bien l'ensemble de cet atelier.

Houaria Jarboui : on était parti sur le champ de l'école, et après la pause on a voulu élargir.

Lionel Hébrard : les questions de la reconnaissance de ce que peut faire l'enfant étaient transversales et ne concernaient pas seulement l'école.

Adeline Coulon : Dans le thème « apprentissage, considération, mérite », c'est le terme reconnaissance de la considération et du mérite qui s'est imposé à nous pour initier le changement.

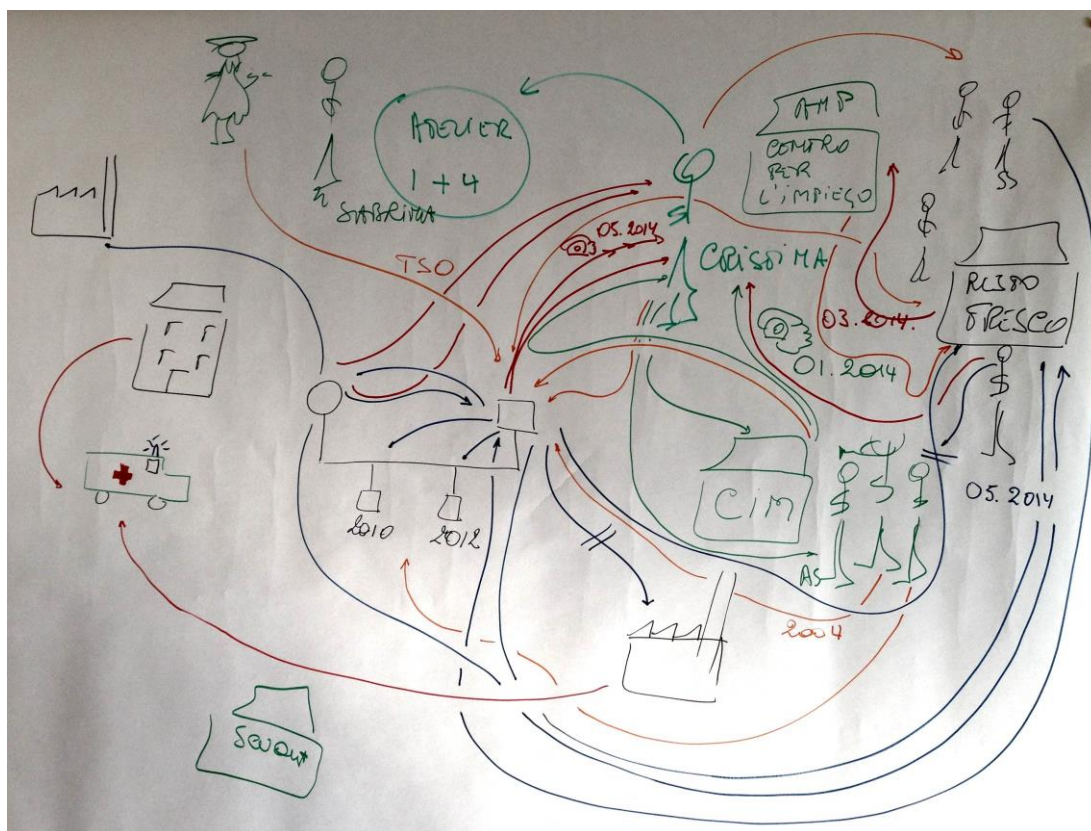
Lionel Hébrard : cf. un exemple concret pour expliquer le changement et la reconnaissance. J'accompagne un enfant, Clément dans une école spécialisée. Un jour la psychologue de l'école me dit : « *M. Hébrard on a un problème, la maman de Clément nous a apporté 5 kg de pêches, pas très mures, ce qui n'est pas très grave* ». Ce qui gênait l'école c'est que Clément a expliqué comment ils avaient ramassé les fruits, la nuit, le week-end, la maman dans la voiture surveillant, Clément et son grand-frère volant les fruits. Instinctivement, j'ai dit à la psychologue que c'était un cadeau d'une grande valeur parce qu'il y avait du risque. C'était d'autant plus important pour cette famille que j'accompagne depuis 3 ans, que la la maman a longtemps refusé cette école spécialisée pour Clément.

Lucia Donnadio : C'est aussi important d'ouvrir une partialité avec le cultivateur qui se trouve avec 5 kg de fruits en moins.

Lionel Hébrard : ça a été notre travail avec la maman

Atelier - Politique et triade concertative : partage de la responsabilité de l'aide du soin de l'éducation du contrôle de la gestion entre familles, professionnels et politiques

Cristina, Sabrina, Miriam, David, Françoise, Jean-Marie, Damien, Michèle, Catherine Mr



Michèle Joseph : Cet atelier a regroupé triade concertative et diagnostic psychiatrique, pour partir de la situation de Cristina.

Cristina Bruno : C'est une situation liée au milieu de la psychiatrie, celle d'un usager que je suis depuis quelques mois. Je travaille dans un service d'insertion au travail, et j'ai dû expliquer comment ce type de service est organisé en Italie. J'accompagne cette personne qui relève du secteur psychiatrique. En suivant l'histoire, on est arrivé à dire que les démarches administratives ont mis des obstacles à l'insertion de cet homme dans un nouvel emploi. Il nous a permis d'apprendre des choses sur la façon de travailler avec les services de la santé mentale, comment on pouvait mieux travailler ensemble insertion et santé mentale et service sociaux

Catherine Mariette : Grâce à la question posée par Cristina sur les outils de la « Clinique de Concertation », j'ai compris un peu plus concrètement cette notion d'isomorphisme, et comment les activations dans le contexte professionnel peuvent être un reflet, un indice des relations au sein de la famille. Et en quoi déplacer « délicatement » les questions de l'un à l'autre peut être un levier ans la manière dont nous accompagnons « les autres ».

Miriam Caccavo : Au début du travail on était concentré sur Cristina qui n'était pas prêt à recevoir certains comportements. Jean-Marie nous a amené à réfléchir sur le

fait que la ressource sur laquelle travailler, c'était l'inconfort de Cristina qui ne se sentait pas préparée. Cristina aurait pu impliquer la personne en lui disant qu'elle n'était pas préparée, et donc lui demander de l'aide, parce que c'était elle qui avait besoin de l'aide de cet homme plutôt que le contraire. C'est une façon de partager la responsabilité et de pouvoir faire une bascule pour travailler selon un autre point de vue. On est parti de la demande de Cristina : « je ne suis pas prête, et ça va m'arriver de nouveau », et la ressource qu'on a trouvée, c'est cela. On a pensé qu'une bonne façon de travailler, c'est de le communiquer à la personne impliquée et de lui demander de nous aider à comprendre quelle est la façon de se sentir prêt pour faire face à une situation similaire.

Jean-Marie Lemaire : Nous avons parié avec Cristina qu'elle allait rencontrer ce monsieur sur la place du marché, à la médiathèque ou au bar. Cristina a dit ne pas préférer que cela soit au bar, ou alors celui en face d'*Aporte aperte*. On s'est dit que de l'espace du bar, ça n'était pas trop difficile si c'est le samedi matin, d'aller travailler dans l'espace « *el altri* » ou bien de se déplacer dans l'espace de la Clinique d'Allessandria. Il faut qu'on fixe une échéance pour le pari, avant le 31 décembre ? Je crois avoir déjà gagné car ce M. téléphone régulièrement à Cristina.

Atelier - La justice et les autres ? Collectivités et personnes victimes

Marie-Blandine, Sara, Magda, Lucia, Teresa, Francesca, Julie Catherine K, Muriel, Pascal, Catherine Ms.



Catherine Masy : On n'était pas tous d'accord, on avait des points de vue très différents, et dès le début on s'est retrouvés dans une situation difficile. Marie-Blandine avait envie de présenter une situation concrète qui la préoccupait, une situation de harcèlement au sein de son collège (*molestia* en italien dans le milieu de l'école *Bullismo*). Lucia prend alors les feutres et tout de suite, Muriel Catherine Kaplan et moi-même, on l'interpelle sur les doubles flèches.

Teresa Premoli : On pourrait dire que vous avez été activées par ces doubles flèches.

Catherine Masy : A partir de là, on a discuté sur le sens donné à la flèche. Est-ce que c'était praticable ou pas de démarrer aussi rapidement ?

Muriel Exbrayat : la flèche représentant l'action supposée violente sur la jeune fille.

Béatrice Baudry : la question portait sur le lien entre la qualification de la flèche et le fait de démarrer aussi rapidement.

Catherine Masy : Lucia a fait le parallèle entre ce qu'on vivait au niveau du groupe et la réalité de son travail auprès des jeunes gens ayant commis des délits qu'elle accompagne. Sous l'impulsion de Lucia qui elle a posé les feutres, on a fait un tour de

présentation, même si on se connaissait déjà. On s'est rendu compte que chacun amenait des notions très différentes autour de personne victimes, personnes auteurs, au regard de la diversité de leurs expériences professionnelles.

Catherine Kaplan : Après un grand ralentissement, voire un freinage brutal, on a fait la pause.

Catherine Masy : Ensuite, Lucia qui a été d'une grande aide pour le groupe, que je peux remercier au nom de tous, a précisé que la complexité de ce thème avait commencé à vivre dès le matin, que les horizons n'étaient pas définis et que les champs de recouvrement étaient difficilement habitables. Et que l'attention multidirectionnelle qu'elle a dû soutenir auprès de ce groupe a été une ressource pour le travail de l'atelier.

Lucia Donnadio : pas soutenir, mais représentée par chaque personne.

Catherine Masy : On a été amené à construire ensemble un rythme de travail...

Catherine Kaplan : et un contexte de travail qu'on a négocié ensemble.

Catherine Masy : Après, Lucia a repris les feutres puisque tout le monde était d'accord à partir de la situation de Marie-Blandine. Le groupe avait une attention particulière pour qu'on reste le plus possible dans le réseau professionnel, avec le feutre vert, on aurait presque pris le pari de rester au moins 12 mn. Marie-Blandine a dit que c'était juste impossible. Après on s'est aperçus qu'on est beaucoup revenus sur le réseau des professionnels. Dans ce travail il a été question de la prise de conscience du piège dans lequel on pouvait tomber en restant focalisé sur un hypothétique agresseur-agressé pour trouver la vérité. On est arrivé aux notions de personne victime et personne auteur, avec l'importance accordée à la personne et non à la fonction ou à l'action.

Lionel Hébrard : Les questions sur la justice sont conflictuelles.

Marie-Blandine Salvon : Quel que soit le statut de harceleur ou de harcelé, derrière, il y a une personne. Statut n'est peut-être le bon mot.

Muriel Exbrayat : A la fin de l'atelier, on parlait plus de personnes qui se plaignent

Catherine Kaplan : On a travaillé sur les difficultés qu'on avait à se centrer sur les professionnels plutôt que les personnes. En se centrant tout de suite sur les membres des familles, on est arrivés à des choses assez rapidement impraticables. Notre difficulté à rester sur une situation réelle et à ne pas aller sur des généralités sur la violence nous a aussi posé question. Ce matin, j'ai le sentiment d'avoir énormément appris hier à travers nos difficultés.

Catherine Masy : A la fin de l'atelier, nous avons un grand sentiment de frustration, Lucia a fait en sorte qu'on arrête. Et le groupe a eu une ressource, quasi une

illumination, en la personne de Francesca qui nous a amené son point de vue par rapport à la situation. Elle avait essayé de se mettre à la place des jeunes filles et d'autres collégiens, et en s'adressant au groupe et peut-être plus particulièrement à Marie-Blandine, elle a dit que lorsqu'elle voyait, à partir d'une situation qui pouvait lui sembler assez normale chez des jeunes, tout le dispositif et l'énergie qui avait été développée dans un réseau, qu'elle se sentirait drôlement en sécurité dans ce collège. Ce qui pouvait paraître paradoxal par rapport à la grande préoccupation de Marie-Blandine. En discutant avec Lucia, on a pensé que c'était une façon de revenir sur ce que Marie-Claire a présenté ce matin concernant les critères d'évaluation chez les professionnels.

Lucia Donnadio : Je voulais ajouter une particularité de ces flèches. C'est grâce à l'activation qu'elles ont produite qu'on a beaucoup travaillé. J'ai pensé à notre travail quotidien avec les personnes auteurs de délit, et aussi quand on lit un fait divers dans le journal, on ressent le poids et la violence du délit. Comme ces deux flèches du début. Connaître les personnes auteurs du délit et ceux qui sont alentour, et les personnes victimes avec leur réseau, permet à l'œil devenir plus léger. Comme le fait divers du journal, ces flèches doubles auraient pu nous subjuguier. On n'est pas arrivés durant l'atelier à mettre en liaison ces flèches restées orphelines et le fait que notre regard a changé entre le début et la fin. Ce qu'on a pu faire pendant les discussions de ce matin.

Discussion

Michele Caccavo : remerciements à tous. Les membres de l'AICC qui ont travaillé à la préparation de ce séminaire, qui par votre présence, semble être réussi, en tout cas c'est ce que j'espère. Il reste un peu de temps pour les questions chaudes ou pour le bilan, tout en sachant qu'il faut garder un quart d'heure pour Muriel et Jean-Marie Lemaire qui vont présenter le prochain séminaire se situera en Belgique. Et à bientôt. Je vous présente la nouvelle intrus, Miriam comme ma fille, et c'est la fille de Lucia.

Magda Heireman : Je voudrais parler d'une idée qui n'est pas encore très claire. On a parlé hier et également ce matin des victimes et des auteurs, et des victimes dans l'auteur et de l'auteur dans la victime, j'ai repensé à la légitimité destructive et à la légitimité destructive. Nagy dit que ce n'est pas parce qu'on a une légitimité destructive – on a été maltraité par beaucoup de choses qui sont arrivées dans sa vie – qu'on doit forcément partir dans des actes de légitimité destructive ou négatives.

Nous avons tous, plus ou moins, une légitimité destructive, mais c'est souvent ou bien le mérite, ou bien les relations avec les autres, qui nous aident à partir de cette légitimité destructive à construire de la confiance, à avoir des relations qui font que nous n'investissons plus dans la légitimité destructive.

La thérapie, pour être bref, c'est aider à augmenter la légitimité constructive. Ce que j'ai toujours apprécié, dans les choses que j'ai apprises à la « Clinique de Concertation », c'est le fait que la confiance augmente parmi les gens qui travaillent ensemble, cela aidant les personnes à augmenter aussi leur relation de confiance. Mais de l'autre côté, j'ai la crainte que dans la « Clinique de Concertation », comme je

l'ai vécue parfois, il peut s'installer une certaine rigidité dans l'élaboration du vert, et que l'échange entre le vert, le bleu et le noir peut être dilué ou escamoté. J'espère que je me trompe. Je vais m'arrêter en vous remerciant pour tout ce que vous avez fait.

Jean-Marie Lemaire : On a certains indicateurs, sur un petit nombre de situations, parce que la « Clinique de Concertation » n'est que très rarement pérennisée. Un des exemples formalisés est celui de Mme Aunay et de Damien présenté par Françoise Ndiaye Feuerstoss. La succession des « Sociogénogrammes » et l'évolution des couleurs permet de voir l'évolution de la situation.

On peut avoir un « Sociogénogramme » qui devient de plus en plus vert, avec des flèches orange, reflet d'un réseau qui impose des modalités de vie dans le noir. C'est dangereux, c'est ce qu'on compare au bourdonnement d'un essaim d'abeilles qui font tellement de bruits qu'on ne sait plus d'où viennent les menaces.

Ou bien on voit des « Sociogénogrammes » où s'élargit le noir, cousins et cousines, frères et sœurs, disparus, etc., avec une intensification des flèches bleues et un maintien, une sélection des flèches rouges, plus précises. Avec l'habitude, rien qu'avec ses couleurs, le « Sociogénogramme » devient un outil d'appréciation.

La remarque de Magda reste très importante, la situation de Mme Aunay c'est sur 5 ans, la situation de Mme Assimatou c'est sur 8 ans, et il y a en a d'autres dans le collège sur 3 ans, dans le centre où je travaille 18 mois. Dans l'atelier nous avons fait des acrobaties sur la situation de Cristina, nous ne pouvons pas nous-même dédier notre temps au centre, ceux qui ont fait leur parcours dans le centre deviennent des aides pour ceux à qui nous ne pouvons plus consacrer notre temps. On a bien entendu dans le travail d'Antoinette Chauvenet que ce n'est pas demain que les évaluations vont s'étaler sur 10 ans. Bien souvent, si nous voulons survivre au travail que nous faisons sur les détresses multiples, nous devons projeter nos obligations de résultats sur la génération suivante. Aujourd'hui, je reçois des gens qui disent : « *Je suis venu ici quand j'avais 6 ans. Ça n'a pas été possible pour moi de faire évoluer la route, mais maintenant je suis parent, et comme j'ai pu vérifier comment vous travaillez, je viens avec mon enfant de 2 ans et demi et un enfant à naître* ».

Il y a comme un isomorphisme avec l'endroit où on fait de la formation, quand on voit les enfants petits et grands présents ici et ceux à naître.

Lucia Donadio : L'observation de Magda me ramène au travail vécu hier et au risque qu'on a couru de travailler beaucoup sur les flèches vertes, et effectivement on a peu travaillé sur la zone noire et les flèches bleues. Mais grâce au dispositif qui s'était créé, et à la présence de la partialité multidirectionnelle, et grâce à Francesca en sa qualité d'étudiante, on a réussi à récupérer la partie noire, sur laquelle on avait peu travaillé. Ce qui nous a amené à travailler sur le futur, sur les nouvelles générations.

Cristina Bruno : par rapport aux nouvelles générations, aux filles présentes, je voulais les remercier, dans leur qualité de pas encore professionnelle et donc d'intruses, elles ont dit beaucoup de choses qui ont enrichi notre travail.

Adeline Coulon : Je voudrais remercier les Italiens pour l'organisation et la qualité de ce séminaire. J'ai une pensée pour ceux qui n'ont pas pu nous rejoindre et une pensée émue pour ceux qui nous ont rejoints aujourd'hui et qui nous rejoindront demain. Excusez-moi pour la partialité non directionnelle, mais mention spéciale pour la disponibilité fiable de Teresa à l'égard de tous.

Michele Caccavo : Je ne sais pas si je peux me permettre une petite chose dans le relais, c'est que la dimension de la politique qu'on a essayé d'introduire dans ce séminaire puisse vivre longtemps, parce que je pense que c'est la dimension la plus complexe. C'est une partialité que j'ai, je sais qu'on peut être plus partiel par rapport aux usagers, un peu moins vers les collègues professionnels, mais demander l'aide du politique c'est vraiment compliqué pour beaucoup d'entre nous. S'il est vrai que quand on est en difficulté comme Cristina, la chose difficile c'est de demander de l'aide à d'autres personnes, vu que les politiques nous mettent souvent dans cette difficulté, il faut trouver une façon de leur demander de l'aide.

Jean-Marie Lemaire : Dans la triade concertative qui touche au politique, on a fait la distinction entre les politiques élus et les politiques non élus. Le M. avec qui travaille Cristina est un politique non-élu, et ceux qui prennent des décisions au niveau de la répartition des centres d'emploi sont des politiques élus. Ça serait dangereux de résumer les politiques aux politiques élus, ce qui risquerait d'éluder le fait que si nous ne sommes pas élus, nous sommes quand même politiques. Comme dit Frances Gregori (un chanteur), l'histoire c'est nous.